

A woman is seen from behind, standing on a rocky riverbank. She is wearing a traditional Georgian headscarf (chikhe) and a long, light-colored dress (chokha) with a dark vest (kura). Her hair is tied in a long braid. She is looking out over a wide river that flows between steep, forested mountains. The sky is filled with soft, white clouds. The overall scene is peaceful and scenic, capturing a moment of quiet reflection in a beautiful natural setting.

Makvala Burduli

À la découverte de la Géorgie : la Pchavie

Ode aux femmes de Pchavie,
suivi de La forteresse d'Artani

Direction d'ouvrage : Anne Delizée

Makvala Burduli

À la découverte de la Géorgie :
la Pchavie

Ode aux femmes de Pchavie,
suivi de La forteresse d'Artani

Traduit du russe et du géorgien par Anne Delizée,
avec le précieux concours de Martin Algrain, Lydie Barth, Élise Cambier, Margaux Dufloer,
Barbara Federico, Ivan Gradetsky, Lauryn Haulin, Eva Mousin et Thomas Van Tielen

À la découverte de la Géorgie : la Pchavie

« Ode aux femmes de Pchavie »

suivi de

« La forteresse d'Artani »

Autrice : Makvala Burduli

Traduction du russe et du géorgien : Anne Delizée, avec le concours de Martin Algrain, Lydie Barth, Élise Cambier, Margaux Dufloer, Barbara Federico, Ivan Gradetsky, Lauryn Haulin, Eva Mousin et Thomas Van Tielen

Dessins : Makvala Burduli

Mise en page & couverture : Élie Matureli

Direction d'ouvrage : Anne Delizée

ISBN : 9782873257668

Dépôt légal : D/2024/970/39

(c) Makvala Burduli et Anne Delizée, 2025.

(c) Presses universitaires de Mons

Service d'étude de l'Espace Post-Soviétique et des Mondes Slaves (SEPSOMS), Faculté de Traduction et d'Interprétation, Université de Mons



Makvala Burduli est née en 1939 en Pchavie, territoire montagneux de la Géorgie. Elle passe son enfance et son adolescence dans le hameau d'Artani, perché sur les hauteurs de la vallée de la rivière Iori. La Seconde Guerre mondiale ayant coûté la vie à la plupart des hommes de la région, dont celles de son père Ioseb et de son oncle Pavlè, elle y grandit entourée de femmes solitaires au cœur lourd et au courage exemplaire. Après des études en architecture à Tbilissi, elle s'installe avec son mari Elizbari Matureli dans la ville industrielle de Roustavi. Elle y travaille comme architecte en chef à l'Institut de planification, dont la mission est de construire des usines métallurgiques en Géorgie, en Ouzbékistan et en Azerbaïdjan.

La dislocation de l'Union soviétique en 1991 et la pauvreté généralisée qui s'ensuit pendant une dizaine d'années l'obligent à retourner à la rude vie d'Artani, refuge qui lui permet de survivre grâce aux produits de son potager et au lait de sa vache Chourchana. Profondément bouleversé par la situation catastrophique dans laquelle s'enlise son pays, Elizbari est emporté par une crise cardiaque en 1995. Victimes eux aussi du désenchantement et des drames sociaux qui ont marqué au fer rouge tous ceux qui avaient vingt ans lors de l'effondrement de l'URSS, ses deux fils, Iosif et Guéorgui, décèdent en 2016.

Actuellement, portant fièrement ses 85 ans, Makvala Burduli se partage entre Artani et Roustavi, donne des cours de dessin à des enfants, travaille toujours régulièrement comme architecte, écrit des poèmes, et collecte récits et légendes de Pchavie, au grand ravissement de ses trois petits-enfants Cécili, Élie et Hélène.

Préface

À la découverte de la Géorgie : la Pchavie

La Géorgie, mythique et généreuse contrée qui s'étend aux pieds du Grand Caucase, a de tout temps exercé une profonde fascination. L'on raconte que c'est sur l'un de ses monts que Prométhée a été enchaîné, condamné par les dieux à avoir le foie continuellement dévoré par l'Aigle du Caucase pour avoir volé le feu de l'Olympe et l'avoir donné aux hommes. C'est aussi dans l'opulente Colchide, sur les bords de la mer Noire, que se rendent Jason et les Argonautes pour s'emparer de la Toison d'Or – symbole de fortune – au prix de mille et une épreuves. Les riches territoires de la Géorgie, carrefour stratégique entre Orient et Occident, ont au fil des siècles attisé la convoitise des puissances environnantes, qu'elles soient scythe, grecque, romaine, perse, ottomane ou russe.

C'est dans l'un des replis du Grand Caucase que se niche la Pchavie, territoire historique à une petite centaine de kilomètres au nord de la capitale Tbilissi, dans l'entité administrative de Mtskheta-Mtianeti. Elle est dominée au nord-est par les régions de Khévsouréti et de Touchéti. Quoique moins enclavée que ses voisines, la Pchavie reste encore de nos jours relativement difficile d'accès. Elle s'étend sur près de 340 kilomètres à une altitude moyenne de 1600 mètres et est traversée par les rivières Pchavis Aragvi et Iori. Le long de celles-ci s'éparpillent quelques hameaux où le temps semble s'être arrêté. Pris entre torrents et denses forêts, les villageois y mènent jusqu'à présent une âpre vie pastorale semi-autarcique, subsistant principalement grâce à leurs maigres cheptels, leurs potagers, la vente de produits laitiers, de champignons et de noix, ainsi que de quelques travaux de main-d'œuvre. Sur les cotaux escarpés, dans les bois et dans les prairies naturelles non clôturées, gambadent librement vaches, veaux et moutons, jalousement gardés par des chiens aux aboiements hargneux. À la tombée de la nuit, le joyeux tintement des cloches portées par les meneuses de troupeaux

signale le retour à l'étable. La transhumance est encore pratiquée, entre pâturages d'été perchés dans les contreforts caucasiens au nord et pâturages d'hiver dans la douce Kakhétie au climat plus clément au sud-est.

Depuis la seconde moitié du XX^e siècle, l'exode rural a dépeuplé la région, les foyers s'éteignant tristement les uns après les autres. Seuls quelques montagnards portant allègrement le poids des ans habitent encore dans les villages toute l'année. Cependant, l'été, la vie s'anime à nouveau pendant quelques semaines : les fils et petits-fils aux solides épaules reviennent prêter main forte pour préparer le fourrage et font chanter les faux, tandis que leurs jeunes enfants s'ébattent dans les torrents, dévalent les prés à toutes jambes dans de grands éclats de rire et réclament bruyamment des histoires aux grands-mères.

La crête majestueuse du Caucase, tantôt d'un bleu tendre, tantôt d'un noir inquiétant, domine la Pchavie. Les maisons se nichent dans les vallées encaissées de la Pchavis Aragvi et de la Iori, au creux de monts couverts d'épaisses forêts, auxquels les habitants ont donné d'affectueux surnoms. Ainsi, le Mont-Forteresse, le Mont-Géant ou encore le Mont-aux-Éperviers, tels de vieux confidents, les rassurent et les protègent. Seuls les bruissements des feuilles, le grondement des torrents et le friselis des sources pures troublent le silence de ce sanctuaire naturel. La nuit, une myriade d'étoiles, si proches que l'on pourrait les cueillir en tendant le bras, veille sur le sommeil des villageois.

Rien d'étonnant dès lors à ce que l'âme des Pchaves soit restée farouche, paisible et éprise de poésie. Il y a encore quelques décennies, les gens s'y exprimaient dans une langue rythmée et rimée. Lors des joyeuses tablées et des fêtes traditionnelles, ils levaient le vin ou la bière en prononçant des toasts en vers, et s'échangeaient des *kafias* ou *kapias*, petites répliques humoristiques ou moqueuses rimées, dont certaines étaient chantées. Au cours des longues soirées d'hiver, les mères et les grands-mères contaient récits et légendes au coin du poêle, tout en cassant des noix ou tricotant pulls et chaussettes aux délicats motifs or sur fond noir. C'est précisément en Pchavie, dans le village de Tchargali, qu'est né et a vécu l'un des poètes les plus appréciés des Géorgiens, Louka Razikachvili, de son nom de plume Vaja Pchavèla, ce qui signifie littéralement « fils de Pchavie » (1861-1915). C'est là qu'il a mené une vie rurale simple et ascétique entouré de sa famille, et qu'il a composé plus de 400 poèmes, épopées lyriques et récits. Profondément épris de sa contrée natale et de ses habitants, il s'est fait le chantre de ses

somptueux paysages, de la communion de l'être humain avec la nature, du passé héroïque des Pchaves, de leurs rites et pratiques ancestrales.

L'histoire de la Géorgie est marquée par les attaques incessantes entre les nombreux peuples et clans qui vivent dans le Caucase. Au cours des siècles derniers, les Pchaves ont ainsi subi les incursions récurrentes des Lezghiens, groupe ethnique installé principalement dans le sud du Daghestan actuel, ainsi que des Kistes, arrivés de Tchétchénie au début du XIX^e siècle pour s'établir dans la vallée de Pankissi¹. Les ruines des quelques forteresses éparpillées en Pchavie pour guetter l'envahisseur et protéger la population rappellent au voyageur ce passé de feu et de sang, lorsque Lezghiens et Kistes² fondaient sur les villages pchaves pour piller et emporter femmes et bétail.

La Pchavie est restée jusqu'à nos jours la gardienne de croyances et de rites païens. Les territoires de la Géorgie actuelle ont certes commencé à être christianisés dès le IV^e siècle sous l'impulsion décisive de Sainte Nino, mais la foi orthodoxe s'est implantée particulièrement lentement parmi les montagnards, très attachés à leurs cultes polythéistes. Lorsque le voyageur ose s'aventurer dans les mystérieuses forêts de l'arrière-Pchavie, il peut découvrir, cachés au pied d'arbres centenaires, des petits sanctuaires de pierres moussues dédiés à la déesse Mère de l'Endroit ou aux dieux Kopala et Kviria. Un syncrétisme religieux singulier s'y est développé au fil des siècles entre polythéisme et orthodoxie.

Les divinités sont servies par le khèvisbèri, vieux sage chargé de la vie spirituelle des habitants du territoire placé sous sa responsabilité. Les cérémonies en l'honneur des divinités attirent chaque été un nombre impressionnant de personnes venues souvent d'autres régions de Géorgie, dont la Kakhétie, en souvenir de leurs ancêtres originaires de Pchavie. Du vin et le *kada*, gâteau gras fait de farine, de beurre et de sucre, sont apportés en offrande. Il n'est pas rare qu'un animal, le plus souvent un jeune mouton, soit également sacrifié. C'est le khèvisbèri qui découpe le *kada*, verse le vin et le sang de l'animal en libation, allume des bougies et psalmodie des prières pour apaiser les défunts de la famille, satisfaire les divinités et demander leur protection. Les femmes, considérées comme impures,

1 La gorge de Pankissi est située en Géorgie et est frontalière de la Tchétchénie. Elle s'étend le long du cours supérieur de la rivière Alazani, à l'est de la Pchavie et au sud de la Touchétie.

2 Les Pchaves utilisent jusqu'à présent les ethnonymes Lezghiens et Kistes comme noms collectifs pour désigner les envahisseurs jadis venus du Caucase du Nord, quelle que soit leur origine ethnique.

ne sont pas autorisées à pénétrer dans l'enceinte des sanctuaires. Ces rassemblements se déroulent dans une joyeuse atmosphère de vacances au grand air et peuvent durer plusieurs jours : les voyageurs dressent leurs tentes, allument un feu de bois, y font cuire la viande de l'animal sacrifié, boivent du vin, dansent, chantent et s'échangent de moqueuses plaisanteries.

C'est cette Pchavie envoûtante que Makvala Burduli vous invite à découvrir. Dans son «Ode aux femmes de Pchavie», elle rend hommage à toutes celles qui l'ont accompagnée depuis l'enfance, ces montagnardes au charme farouche et au courage exemplaire, à l'âme éprise de poésie et au cœur empli d'amour. Dans la légende «La forteresse d'Artani», Makvala nous décrit la singulière beauté de son village natal, Artani, surplombé par les ruines d'une ancienne forteresse. Devant nos yeux reprennent vie Minane et Djamroul, les amants maudits d'Artani, menacés par l'implacable Talagva Taglaouri, le maître de la forteresse. Les Lezghiens reviennent piller Artani par trahison, et les prières des habitants s'élèvent à nouveau vers Kopala et Kviria pour implorer leur protection.

Anne Delizée



Ode aux femmes de Pchavie

À vous, femmes de Pchavie, mes belles, mes aimées, mes têtes pensantes, mes aimantes, mes douces.

Perpétuellement au travail, fatiguées et pourtant toujours prêtes à accomplir n'importe quelle tâche.

La mise simple, de noir vêtues, la chevelure prise dans un foulard sombre, vous pleurez souvent un parent, un mari, un fils, un frère ou encore un cousin.

Habiles de vos mains, vous tissez de magnifiques tapis, tricotez chaussettes et moufles aux délicats motifs.

Sociables, consciencieuses, compatissantes, affectueuses, généreuses avec vos proches, dévouées, vous mettez tout votre cœur dans vos prières.

Vos mots tendres trahissent votre abnégation : « guènatsvalè » (გენაცვალე, je prendrai ta place dans le malheur), « gets'amlè » (გეწამლე, je serai ton remède), « chèni kvnèsamè » (შენი კვნესამე, que ton gémissement soit le mien), « tchèmo silarhvè » (ჩემო სილალვე, ma joie), « damit'irè » (დამიტორე, que tu pleures ma mort). Ces mots peuvent rendre la vie à celui qui est décédé, relever celui qui est tombé.

Persévérantes dans le labeur, joyeuses dans le bonheur, endurantes dans la peine, courageuses devant l'ennemi, fidèles en amitié, vous soutenez vos proches, composez des vers bouleversants, inventez contes et *kafias*¹.

1 Un *kafia* ou *kapia* est un duel poétique au cours duquel les protagonistes s'échangent des répliques humoristiques rythmées et rimées. La personne qui emportera le combat est celle qui aura fait preuve de la moquerie la plus espiègle envers son adversaire. Les thèmes privilégiés en sont l'amour, la séduction de la femme de son frère, le menu larcin, ou encore un écart de conduite. Toutes les notes de bas de page sont de la traductrice.

Vos élégies chantent l'amour légendaire et éternel, vous, descendantes de la célèbre poétesse Khvaramzè², qui écrivit jadis : «J'aimerais être pour toi une coupe d'argent remplie de vin rouge».

Peut-être avez-vous souffert par amour ? Peut-être avez-vous souvent donné votre cœur sans retour ? Peut-être n'avez-vous pas pu faire fi des traditions de vos ancêtres, vous dresser sur le chemin de votre amie ? Peut-être le bonheur vous a-t-il quittées ? Et pourtant, vous avez aimé magnifiquement, improvisé des chants lyriques, souvent dans votre cœur et pour vous seules.

Même lorsque vous êtes en deuil, vos poèmes se font entendre. Tous se souviennent des paroles amères de Marta, la jeune vierge qui pleurait son fiancé tragiquement décédé. Tous se souviennent des paroles de cette femme dont le nom s'est perdu, qui pleurait son vieux et pauvre voisin : «Tu es mort, malheureux Tsèrèmo ? Tu as déposé ton bâton de pauvreté ? Je remercie notre magnifique Terre de t'avoir donné un abri et d'avoir couvert ton corps dénudé».

Aux petits soins pour vos proches, vous élevez vos enfants dans la claire conscience du bien et du mal, vous chérissez et protégez vos aînés, vous êtes fidèles à votre famille et justes envers chacun.

Gardiennes des traditions polythéistes de la montagne, ferventes dans la prière, servantes des divinités, vous apportez le *kada*³, le pain, les bougies, le vin et d'autres offrandes sur les lieux sacrés.

2 Khvaramzè, poétesse pchave de la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle habitait un petit village sur la rive gauche de la Iori. Ne sachant ni lire ni écrire, elle était célèbre dans toute la vallée pour sa poésie orale. Le jeune Vajiko et elle étaient tombés follement amoureux l'un de l'autre, mais comme ils appartenaient tous les deux aux mêmes lieux sacrés, les lois de la montagne leur interdisaient l'union. Pour éviter les risques de consanguinité, le mariage n'était en effet autorisé par le clan que si les tourtereaux relevaient de territoires sacrés différents. Mariée à un autre, elle chanta jusqu'à la fin de sa vie son amour perdu.

3 Gâteau particulièrement gras traditionnellement apporté en offrande aux divinités de la montagne.

Vous débordez de respect et d'amour pour vos invités, vos parents, vos amis et tous ceux qui vous sont chers.

À vous, ravissantes jeunes filles, charmantes belles-filles, tendres mères et adorables tantes, grands-mères plus douces encore. Quelle bonté et quelle gentillesse apprennent de vous vos petits-enfants, suspendus à l'ourlet de votre robe !

À vous, mes femmes de Pchavie, que la joie et le bonheur accompagnent chacun de vos pas, que vos enfants se dispersent dans tout le pays pour vous faire connaître, que votre amour et votre compassion protègent chacun d'entre nous du mal, et que le mal accueille lui aussi votre bonté et emprunte la voie du bien.



La forteresse d'Artani

« Dis-moi, ô vieille forteresse en ruine, quelle vie as-tu menée ? Qui t'a jadis bâtie ? Qui t'a réduite en cendres ? »

Dans la vallée de la rivière Iori, lové au creux de hautes montagnes alpestres comme dans un petit nid douillet, se cache un magnifique village pchave nommé Artani. Il est entouré de forêts épaisses et est parcouru de sources claires comme du cristal et traversé par l'impétueuse Iori. Sur l'une des montagnes qui surplombent le village, celle que l'on surnomme Tsikhet-Gori – ციხეთ-გორი, le Mont-Forteresse –, se dressent les ruines d'une vieille forteresse. Elle a connu une bien longue et tragique histoire, que je vais vous raconter.

Au début du printemps, la terre humide se couvre d'herbe fraîche, de la neige scintille encore çà et là dans la forêt. Sur le sentier qui mène au Mont-Forteresse trottaient quelques moutons, suivis d'une vieille dame toute de noir vêtue. Devant elle, une maigre fillette va et vient à toutes jambes, et ne cesse de poser des questions à sa grand-mère :

— Bèbo, bèbo, quand les violettes fleuriront-elles ? Bèbo, qu'est-ce qui gronde au-delà de la montagne ? Bèbo, pourquoi pleures-tu ?

La grand-mère pleure ses deux fils morts à la guerre contre les fascistes allemands. Elle entend encore, d'au-delà de la crête du Caucase, les tirs des canons rugir, les avions vrombir et les sourdes explosions retentir. La grand-mère verse des larmes à chaque fois qu'elle croit percevoir ces grondements. De la famille, il ne reste que le grand-père, la grand-mère, la jeune veuve et la petite fille qui aime les livres et la solitude. Celle-ci

est calme, timide, curieuse, et s'entend bien avec sa grand-mère.

Les questions reprennent de plus belle :

— Bèbo, bèbo, à qui appartient cette forteresse ? Qui l'a construite ? Et qui l'a détruite ?

Elles s'arrêtent devant les ruines. La grand-mère essaie de se remémorer la légende de la vieille forteresse qu'on lui racontait lorsqu'elle était petite. C'est une légende cruelle, mais la grand-mère désire que la fillette s'en souvienne pour qu'elle la transmette à son tour à ses enfants et petits-enfants. Assise sur un rocher, la grand-mère entame alors son récit.

— Ma joie, écoute et retiens bien tout. Dans notre village, il y a de cela plusieurs siècles, vivaient des Pchaves, comme aujourd'hui. Ils étaient forts, courageux et beaux. Ils étaient également sages, intelligents et talentueux. Ils se parlaient, non pas en simples mots, mais en vers. À l'époque, la population était souvent attaquée par les montagnards du Caucase du Nord : les Lezghiens¹, les Kistes² et d'autres peuples encore. Ils pillaient la Pchavie et enlevaient les habitants, surtout les jeunes filles. Les Pchaves tentaient de s'opposer à eux, de leur barrer le chemin, mais l'ennemi rusé trouvait sans cesse moyen de se faufiler dans la vallée et ne leur laissait aucun répit.

À cette époque, un homme fier et audacieux vivait à Artani : Talagva Taglaouri. Les autres villageois l'appelaient simplement Tagva³. Il était respecté car il était cavalier d'élite de l'armée du roi de Géorgie. Il jouissait d'une réputation de héros sans peur, défenseur de sa patrie. Lorsque les incursions se firent plus fréquentes encore dans sa région natale, Tagva fut nommé à la tête d'une troupe de jeunes montagnards par le roi, qui leur donna pour mission de combattre l'agresseur. Tagva revint à Artani, rassembla les hommes les plus aptes au combat, les forma aux techniques militaires, fournit une arme à chacun d'eux et les envoya dans les montagnes environnantes. Ils guettaient jour et nuit pour empêcher l'ennemi de continuer à voler les habitants de la région. Ils capturaient les

1 Peuple habitant le sud du Daguestan et le nord de l'Azerbaïdjan.

2 Nom générique que les Géorgiens – surtout les Pchaves et les Khèvsours – donnent jusqu'à présent aux Tchétchènes.

3 En géorgien, თაგვი (tagvi) signifie « la souris ».

assaillants et exigeaient rançon. Après des années passées dans la crainte, le village se releva enfin et les gens commencèrent à vivre librement.

Artani connut alors une certaine aisance. Tagva Taglaouri devint la personne la plus riche du hameau. Il était travailleur et exigeant, et avait de l'autorité sur les autres villageois. Tagva tirait profit de leur labeur sur ses propres terres. Il devint ainsi célèbre dans sa région non seulement pour sa bravoure et son intelligence, mais aussi pour sa fortune. Il choisit un mont altier dominant Artani pour y bâtir une grande et solide forteresse. Il éleva un bétail abondant, on dit qu'il avait même quelques milliers de moutons. Ses troupeaux gambadaient partout sur les montagnes entourant Artani. On raconte que le lait était transporté depuis les hauts alpages directement vers la forteresse par des conduites d'argile spécialement construites à cet effet. Aujourd'hui encore, on peut en voir les vestiges sur le Mont-Forteresse. L'hiver, Tagva envoyait son bétail dans les douces plaines de Kakhétie⁴.

Tagva jouissait d'une bonne réputation. Les villageois le respectaient et l'aimaient, car il leur avait apporté la paix. En retour, Tagva respectait son peuple. Il était juste, à l'écoute de chacun, et toujours prêt à octroyer son aide à celui qui en avait besoin.

Dans la famille de Tagva vivaient deux femmes : sa vieille mère Kamari et son épouse Tamara. Le couple n'avait pas d'enfants, ce qui préoccupait beaucoup Tagva : il voulait absolument un héritier à qui léguer toutes ses richesses.

Au pied du mont sur lequel se dressait la forteresse de Taglaouri, dans la prairie en pente abrupte, se trouvaient d'anciens sanctuaires. C'était les lieux sacrés consacrés aux divinités païennes Mère de l'Endroit, Kopalā et Kviria. Les montagnards les vénéraient depuis la nuit des temps. Sur ordre du roi, ils auraient dû adopter le christianisme de longue date, mais ils s'y opposaient farouchement car ils ne voulaient pas renier leurs anciennes croyances. Les autorités avaient parfois recours à la force pour essayer de les convertir. Tagva tentait lui aussi de les persuader : il leur assurait que le christianisme était la foi en la vie éternelle, la promesse

⁴ Région de l'est de la Géorgie, réputée pour la qualité de ses vins et la douceur de son climat pendant l'hiver.

d'un avenir meilleur, l'amour et le don de soi envers son prochain. Sur ordre du roi et à la demande du clergé, une église et un monastère furent construits à Artani. C'est Tagva qui désigna le lieu où ils seraient érigés : un peu plus haut que sa forteresse, sur le Mont-Forteresse. Les habitants participèrent à leur construction sous la direction de maîtres-bâisseurs spécialement invités pour l'occasion. Sous la supervision de Tagva, tous mirent du cœur à l'ouvrage. Les édifices furent rapidement terminés.

Arrivèrent alors à Artani des érudits : des prêtres, des moines, des artistes et des chanteurs. Djamroul, le neveu de Tamara, accompagnait les membres du clergé. C'était un jeune homme qui avait reçu de Dieu de très nombreux talents. Il savait dessiner et danser, avait une solide éducation, et tout le monde était charmé par son allure virile et séduisante. Il vivait avec sa tante dans la maison de Taglaouri, mais passait tout son temps à l'église. Il en recouvrait les murs de fresques, chantait dans la chorale, apprenait aux enfants et aux jeunes à lire et à écrire. Tagva lui confiait également la gestion de son domaine. Il devait en effet souvent s'absenter du village, que ce soit pour voyager sur ordre du roi, rendre visite à ses troupes dans les montagnes ou pour pourchasser l'ennemi. Ses terres restaient alors sans surveillance, et il cherchait depuis longtemps une personne de confiance pour s'en occuper. Il trouva cette personne en Djamroul. Ce jeune homme travailleur gagna l'estime de son oncle et s'acquitta de sa mission de manière responsable. Tagva promit à Djamroul une grande partie de son bétail. Ainsi, le jeune homme deviendrait riche lui aussi et il pourrait aider sa mère, qui l'avait élevé seule et portait le poids de la pauvreté et du veuvage. Il avait 22 ans et selon la tradition des montagnes, c'était l'âge auquel il convenait de se marier. L'occasion allait bientôt se présenter.

Djamroul travaillait d'arrache-pied pour accomplir toutes les tâches en temps voulu et mériter la reconnaissance de ses proches. Il se noua rapidement d'amitié avec les villageois. Ensemble, ils exécutaient les travaux des champs, étudiaient, s'entraînaient au tir et jouaient à toutes sortes de jeux traditionnels. Djamroul était chéri de tous. Les enfants et les jeunes gens allaient le voir pour apprendre à réciter les psaumes. Lui-même chantait merveilleusement bien, que ce soit les chants religieux ou les chansons populaires. Lors des rassemblements en l'honneur des

anciennes divinités, il ne passait pas inaperçu. Grattant les cordes de son *pandouri*⁵, il entamait de vieilles romances et des *tchastouchkis*⁶ telles que celle-ci :

Le garçon à la jeune fille :

« Tout là-haut sur les rochers,
Les oiseaux ont fait leur nid,
De t'admirer, je ne puis m'en empêcher,
Mes yeux n'obéissent plus, que nenni ! »

La jeune fille en réponse :

« Tu me regardes ? Que la terre t'engloutisse !
Prends donc garde à ton sabre, avorton !
Tels des aigles, mari et beaux-frères s'en empareront !
À leur guise, ils t'enterrent ou te déterrent, qu'on en finisse ! ».

Toutes les jeunes filles d'Artani étaient éperdument amoureuses de Djamroul, mais lui les considérait comme des sœurs. Il n'avait pas encore trouvé le rêve de son cœur. Ce rêve, c'est le hasard qui le mit sur son chemin. Un jour, alors qu'il se rendait chez les bergers dans les hauts pâturages, il rencontra dans le vallon de la rivière Artnoula une jeune fille qui descendait de la montagne pour se rendre au village. Elle lui apparut telle une antique déesse de la forêt. Elle était tellement belle que Djamroul, tombé immédiatement sous son charme, sauta de son cheval et se planta devant elle. La jeune fille marchait rapidement sur le sentier rocailleux tout en tricotant. Elle s'arrêta et leva des yeux étonnés sur le

5 Instrument musical géorgien traditionnel, sorte de petite guitare à trois cordes.

6 Brève poésie chantée, souvent improvisée, à caractère humoristique, ironique ou satirique.

jeune homme. Elle était d'une beauté saisissante, presque surnaturelle. Sa peau était blanche comme le lait, sa chevelure d'ambre sombre chatoyait au soleil. Et ses yeux ! Djamroul n'en avait jamais vu de pareils. Ils changeaient de couleur : de vert, ils devenaient parfois scintillants comme de l'or.

— Qui es-tu ? l'interrogea Djamroul. Es-tu réelle ou es-tu la reine des fées ?

La jeune fille esquissa un sourire. Ce n'était pas la première fois qu'un passant s'extasiait devant sa beauté. Parfois, même les anciens du village s'arrêtaient lorsqu'ils la croisaient et ils l'admiraient comme s'ils étaient témoins d'un miracle. Elle tenta de contourner Djamroul pour reprendre son chemin, mais il lui barra le passage. Il toucha son tricot de la main. C'était une chaussette, une chaussette noire ornée d'un motif merveilleux. Sur fond noir, sa main habile avait créé des ornements sophistiqués couleur miel. Entre ceux-ci s'entremêlaient des fleurs et des feuilles. Il était difficile d'imaginer que des doigts si fins, presque enfantins, aient pu engendrer une telle splendeur.

— Pour qui tricotes-tu ? demanda le jeune homme.

— Pour mon frère.

— Qui est ton frère ? Et toi, qui es-tu ?

À nouveau, la jeune fille resta muette. Djamroul insista et finit par apprendre qu'elle se nommait Minane, que son frère se nommait Mamissimèdi et qu'il se cachait dans la forêt parce qu'il avait tué un homme. Les faits s'étaient déroulés ainsi. Mamissimèdi avait épousé une belle jeune fille du village de Kouchkhèvi. Ses parents l'avaient donnée en mariage contre sa volonté alors qu'elle était amoureuse d'un autre garçon du village. La famille de Mamissimèdi vivait sereinement, le mari ignorant qu'elle avait aimé un autre que lui par le passé, l'épouse remplissant ses devoirs familiaux avec droiture. Cependant, après avoir donné naissance à un enfant, elle logea quelque temps chez sa mère. C'est alors qu'elle renoua avec son premier amour. Ils se rencontraient en secret dans la forêt, et le jeune homme venait parfois la retrouver chez elle lorsque ses parents s'absentaient. Un jour, son mari lui rendit visite à l'improviste. Le nour-

risson dormait et les deux amants enlacés partageaient la même couche. Mamissimèdi ne supporta pas un tel déshonneur et tua l'homme d'un coup de poignard. Il leva ensuite son arme pour l'abattre sur son épouse, mais les cris de la femme et les pleurs du bébé effrayé arrêterent son bras. Il comprit qu'il ne pouvait priver son fils d'une mère. Cette femme sans valeur devait continuer à le nourrir et l'élever. Et bien soit ! Qu'elle vive sur cette terre en portant le poids de son péché et de sa honte. Lui ne pouvait rester une minute de plus dans sa famille, au risque d'être arrêté et pendu. Il devait se cacher. Il retourna alors en toute hâte chez lui, fit part de son malheur à sa mère, rassembla quelques affaires et prit la direction de la forêt. Tout le monde était au courant, mais personne ne le livrait aux autorités. Taglaouri lui-même gardait le silence. Mamissimèdi croisait parfois des ennemis qu'il écrasait à lui seul. Il se battait si farouchement que ses adversaires avaient l'impression d'avoir affaire à une troupe entière d'hommes en arme.

Minane termina son récit. Elle se demanda soudain pourquoi elle racontait le déshonneur de sa famille à un parfait étranger. Pourquoi cet homme lui semblait-il si familier, si sympathique ? Djamroul était en effet charmant et son regard était aussi doux que celui de son frère Mamissimèdi.

— Et toi, qui es-tu ? Je ne t'ai jamais vu ici, s'enquit Minane.

— Je m'appelle Djamroul, le neveu de Tamara, la femme de Tagva.

Minane observa le jeune homme avec attention. Elle ne pouvait pas croire qu'il s'agissait vraiment de Djamroul. Elle avait souvent entendu parler de lui par les jeunes filles qui se rendaient régulièrement à l'église, suivaient ses leçons et l'adoraient. Et le voici à présent devant elle ! Minane n'avait jamais cru ses amies, elle pensait qu'elles avaient tout inventé.

— Je ne t'avais jamais vue non plus, Minane. Où te cachais-tu, pourquoi ne viens-tu pas à l'église ?

— Je n'ai pas le droit de me rendre à l'église. Mon grand-père est khèvisbèri⁷ et me l'interdit, car l'Église veut détruire ses divinités et sa foi.

— Tu dois absolument venir à l'église. Tous les jeunes y vont. Tu pourras y apprendre à lire, à écrire et à chanter. Tu découvriras la foi chrétienne et tu croiras en Dieu, toi aussi.

— Mon grand-père m'a appris à lire et à écrire, je chante depuis l'enfance et le christianisme m'est interdit.

— Dans ce cas, dis-moi, quand me tricoteras-tu de si jolies chaussettes ?

— Je m'y engage si tu te deviens mon frère. Prêtons serment l'un envers l'autre et que devenons frère et sœur !

— C'est impossible, refusa-t-il catégoriquement. Le christianisme ne le permet pas.

Il plaisantait, mais Minane le prit au mot.

— Si c'est ainsi, personne n'a besoin de ton christianisme. Rends-moi ma chaussette, répliqua-t-elle vivement.

Tout au long de leur conversation, Djamroul avait gardé la chaussette et admirait sa finesse. Minane tenta de la reprendre, mais sa main se retrouva soudain prise entre celles du jeune homme. Elle se mit à trembler comme un oisillon en captivité. Les deux jeunes gens se figèrent. Ce moment de bonheur prit fin lorsque la jeune fille se dégagea. Minane se retourna et se mit à courir sur le sentier de pierre, telle une brise légère. Elle disparut comme dans un songe. Djamroul resta très longtemps immobile. Il ne pouvait se lancer à la poursuite de la jeune fille, car les bergers l'attendaient.

Après cette rencontre, Djamroul connut de longues journées agitées et des nuits sans repos. Il cherchait à revoir Minane, mais elle quittait

⁷ Vieux sage en charge de la vie spirituelle des habitants du territoire placé sous sa responsabilité. Serviteur des anciens dieux, il préside les cérémonies et brasse la bière sacrée. Lui seul a le droit d'accomplir rites et sacrifices afin d'apporter la paix aux défunts, satisfaire les divinités et implorer leur protection.

rarement sa maison sans être accompagnée. Soit elle se trouvait dans la cabane dans les montagnes, là où sa mère et sa grand-mère passaient l'été auprès des vaches en pâturage. Soit elle était dans la maison familiale au village, où elle s'occupait de son grand-père et de son père, cuisinait, faisait le ménage et la lessive. Tous les jours, elle travaillait jusqu'à en tomber de fatigue. Parfois, ses amies lui rendaient visite pour lui parler de leurs leçons, de Djamroul, des psaumes et des jolies fresques de l'église. Minane voulut elle aussi découvrir cette vie et, au fond de son cœur, elle rêvait de revoir Djamroul. Ses amies supplièrent son grand-père de la laisser les accompagner, mais le vieil homme refusa. Il pensait que sa petite-fille ne ferait jamais rien qui puisse déplaire à sa famille. Lorsque Minane eut l'audace de demander elle-même l'autorisation à son grand-père, il lui dit d'un air sombre :

— Qu'est-ce que cet endroit pourrait bien t'apporter? Leur foi est celle d'étrangers et elle vient d'un pays étranger. Je ne veux pas en entendre parler.

— Je voudrais y aller une seule fois, seulement pour regarder, murmura Minane.

La jeune fille ne prononça plus un seul mot pendant deux jours. Le grand-père décida finalement de se rendre lui-même à l'église pour voir de ses propres yeux ce qui y attirait tant les villageois. Il s'arrêta aux portes de l'église. Des adolescents vêtus de beaux habits de cérémonie s'approchèrent de lui et l'invitèrent :

— Entrez, grand-père, il n'y a rien à craindre. Écoutez, priez et réfléchissez aux enseignements du Seigneur. C'est justement l'heure de l'office religieux.

Le grand-père franchit alors le seuil de l'église. Tous les murs étaient couverts de fresques colorées, des bougies brûlaient et un jeune prêtre lisait la vie de Jésus-Christ. C'était un spectacle divin. Étonné, le grand-père écouta sans ressentir aucune honte. Se pouvait-il que le Christ ait lui aussi lutté pour protéger son prochain, comme l'avaient fait les dieux Kviria et Kopala? Aurait-il donné sa vie dans de telles souffrances pour endosser le poids des péchés de toute l'humanité? Pourquoi Dieu avait-

il permis que tout cela arrive ? Le grand-père supposa que c'était pour que les gens vivent enfin en paix, qu'ils ne tuent, ne volent et ne mentent point. Cela signifiait que le Christ apportait les mêmes enseignements que les divinités. S'il en était ainsi, pourquoi s'opposer à la nouvelle foi ? Que les gens choisissent leur propre foi, que ceux qui veulent fréquenter l'église y aillent ! Qu'y avait-il de mal à cela, si les gens conservaient également leur foi traditionnelle ? Que les deux fois vivent en harmonie ! Mieux valait s'y plier volontairement plutôt que d'y être contraint. Voilà ce que se disait le vieux khévisbèri sur le chemin du retour. Il dit alors à sa petite-fille :

— Va à l'église si tu en as envie, mais garde la tête sur les épaules. Tu peux servir le Christ, mais n'oublie pas nos dieux en qui nos ancêtres avaient foi.

Le lendemain, Minane s'y rendit en compagnie de ses amies. Là-bas, tout lui plut, les psaumes récités, l'office du prêtre et les fresques de Djamroul. Celui-ci dirigeait la chorale. Tout ravissait l'œil et l'oreille. Djamroul fut heureux de voir Minane dans son église. Il regarda son visage à la peau diaphane et songea qu'elle ressemblait aux anges de sa fresque. Minane commença à fréquenter l'église avec ses amies et à suivre les cours de Djamroul, même si elle savait déjà lire et écrire. Comme tout est beau ici, pensa-t-elle, c'est cette harmonie qui attire les gens. Cet amas des vieilles pierres auprès desquelles nous invoquons nos divinités, que c'est pauvre et laid en comparaison ! Minane découvrit un monde nouveau, acquit des connaissances et apprit de nouvelles histoires sur les saints. Rapidement, elle fut invitée à participer à la chorale. Sa voix mélodieuse se distinguait des autres, on aurait dit le tintement de clochettes.

Minane et Djamroul se voyaient tous les jours. Leur relation était pure et naturelle, il n'y eut ni déclaration ni serment. Les jeunes gens s'aimaient et c'était évident pour tout le monde. Ce couple ravissait par sa beauté, et les gens comprenaient qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Djamroul faisait part à Minane de ses intentions pour leur avenir, leur future famille. Parfois, ils plaisantaient :

— Quand nous serons vieux, me tricoteras-tu de belles chaussettes ?

— Ces chaussettes ne sont pas faites pour les vieux, mais pour les jeunes, répondait-elle.

Tous deux voulaient fonder une famille. Selon la tradition, le fiancé et ses parents devaient se rendre chez les parents de la jeune fille leur demander sa main. Djamroul ne pouvait pas être accompagné de ses parents : son père était mort depuis longtemps et sa mère vivait loin. Il décida de demander à sa tante Tamara et Tagva de l'accompagner. En se présentant avec Tagva, l'affaire serait à coup sûr couronnée de succès. Les parents de Minane ne pourraient lui refuser la main de leur fille. Pressentant son bonheur proche, il informa Tagva qu'il voulait se marier.

— Qui est donc l'heureuse élue ? Est-elle de Kakhétie ? s'enquit Tagva.

— Non, mon oncle, c'est Minane, la petite-fille de Papoutchi le khèvis-bèri.

Tagva fut surpris. Il répondit qu'il ne se souvenait pas très bien d'elle. Il posa mille questions, voulait savoir pourquoi Djamroul avait décidé de se marier si soudainement.

— Si ma mémoire ne me fait pas défaut, c'est encore une enfant, maigre et chétive. Tu n'es pas encore installé, tu as besoin d'une femme forte et en bonne santé pour diriger la maison et la ferme, une femme qui aidera ta mère. Je ne te la recommande pas.

Djamroul expliqua qu'ils s'aimaient, que Minane était d'accord et qu'ils étaient prêts à fonder une famille. Il ne manquait plus que l'accord des parents.

En réalité, cela faisait longtemps que l'attention de Tagva était attirée par la petite-fille de Papoutchi. Il était impossible de ne pas la remarquer. Elle était certes mince, mais tous les traits de son visage et de son corps étaient harmonieux, ses mouvements gracieux, et sa haute poitrine attirait le regard des garçons. Tagva essaya de se souvenir de la couleur de ses yeux. Oui, des yeux verts aux éclats d'or. Des lèvres pulpeuses, tendres comme les pétales d'une rose fraîchement éclos. Une jeune fille aussi ravissante devait être audacieuse et fière, mais Minane était douce et timide. Elle cachait sa beauté comme si elle en prenait soin pour quelqu'un... mais qui ? Tagva rêvait d'elle au plus profond de son cœur. Il pensait qu'un jour, il posséderait cette beauté sauvage, mais reportait sans cesse l'assouvissement de son désir. Et voilà qu'elle était tombée amoureuse d'un autre, et quel autre ! C'était son propre neveu qui se tenait en travers de son chemin ! Tagva était marié depuis 10 ans déjà et Tamara ne parvenait pas à avoir d'enfant. Dans ce cas, selon la tradition des montagnes, le mari ramenait sa femme chez les parents de celle-ci et

ils devaient la reprendre. Il lui offrait une partie de ses biens et personne ne prenait offense. Tamara elle-même avait abordé le sujet plusieurs fois, suggérant qu'ils se séparent, mais Tagva s'y refusait. Il éprouvait de la pitié envers elle, elle qui l'aimait et lui était fidèle. La mère de Tagva appréciait sa belle-fille et conseillait à son fils de ne pas la quitter, mais d'adopter un enfant.

— Peut-être est-ce Dieu qui vous a envoyé le neveu de Tamara ? disait-elle. Il est bon, loyal et intelligent. Il sera comme un fils pour vous.

Les événements avaient pris une tout autre tournure. Ce bon et intelligent neveu l'empêchait de trouver son bonheur. Était-il possible que cette beauté angélique tombe entre les mains d'un étranger ? Mais Djamroul n'était pas un étranger, il était membre du clan, membre de la famille. Son oncle devait l'aider et le préserver du malheur, mais Tagva n'était pas lui-même. Il ne pouvait se guérir de sa fièvre intérieure. Son dessein d'épouser Minane, qui n'était jusqu'à présent qu'un vague rêve, embrasait désormais Tagva, tel un feu inextinguible.

Tagva décida de rencontrer la jeune fille et de lui offrir son cœur. Il savait qu'elle se rendait parfois chez sa mère dans l'alpage et en ramenait des provisions à la maison. Il apparut sur son chemin comme s'il la croisait par hasard et se mit à lui parler d'amour. Au début, Minane pensa que cette conversation concernait sa relation avec Djamroul, parce que le jeune homme lui avait dit qu'il parlerait à son oncle de ses sentiments envers elle et qu'il lui demanderait sa protection. Mais lorsque Tagva l'enlaça de ses bras puissants, la jeune fille s'écarta de lui telle une biche apeurée et s'écria :

— Tagva, comment oses-tu faire ça ? Tu es marié, tu as une épouse bonne et fidèle !

— Écoute Minane, Tamara et moi ne vivrons plus ensemble. Elle-même souhaite me quitter. Elle comprend que j'ai besoin d'un héritier, et je veux que ce soit toi qui me le donnes.

— Non, Tagva, c'est impossible. Mon cœur appartient à un autre depuis longtemps.

— Qui est-ce ? Peut-être le neveu de ma femme ? Il quittera bientôt Artani avec sa tante. Ce n'est qu'un jeunot, il a encore la goutte de lait aux lèvres ! Il n'a encore rien réalisé dans sa vie. Il est pauvre, que peut-il bien te promettre ? Avec moi, tu vivras comme une reine, comme tu le

mérites. Tu aussi, tu n'es encore qu'une enfant, tu ne peux pas songer à tout comme le font les adultes. Quand tu connaîtras la pauvreté, alors seulement tu te rendras compte de tes erreurs. Tu as besoin d'un homme, d'un vrai, qui te donnera tout ce qu'il faut pour que tu te sentes femme. Tu pourras t'appuyer sur une force masculine et tu seras heureuse. Je m'assurerai que mon stupide neveu aille au diable !

Minane se serait enfuie depuis longtemps si elle l'avait pu, mais il la tenait par le bras et ne la lâchait pas. Brusquement, Tagva l'enlaça et essaya de l'embrasser. La jeune fille se couvrit le visage des mains et fondit en larmes. Sa résistance faiblissait, mais soudain, soit de peur, soit de rage, elle se sentit habitée d'une force surhumaine, s'échappa et courut si vite que Tagva ne put la rattraper. Voici déjà le village, la voici déjà chez elle ! Le père et le grand-père vaquaient à leurs occupations et ne remarquèrent pas son visage inondé de larmes. Minane se blottit dans un coin sombre. Elle entendait les battements de son cœur et ne pouvait comprendre ce qui venait de se passer. Elle essaya de trouver une solution, mais la silhouette imposante de Tagva dansait devant ses yeux et s'emparait de tout son être. Elle ferma les paupières. Elle voulait se libérer de cette image, mais n'y parvenait pas. Elle pensa : « Mon amour, mon rêve a-t-il réellement pris fin ? Est-il possible que tout soit perdu et que le ciel me tombe sur la tête ? Pourrais-je raconter tout cela à mon bien-aimé qui a tant confiance en notre avenir heureux ? Il espère que Tagva, comme promis, lui donnera son dû pour son labeur. À la fin de l'année, il possédera un grand nombre de vaches et de moutons. Djamroul ne sera plus pauvre, il est travailleur et pourra mener une vie indépendante. Son cheptel s'agrandira, il construira une nouvelle belle maison ici, dans les montagnes. Il aime y vivre et sa mère est d'accord pour partager notre toit. Comment lui dire que tout s'effondre et que notre rêve ne se réalisera jamais ? Que Tagva lui parle, que Djamroul décide lui-même de ce qu'il convient de faire ! J'accepterai de le suivre jusqu'au bout du monde et de vivre dans la pauvreté. Dieu et notre amour nous viendront en aide. Une force mauvaise ne peut vaincre un amour pur. Nous serons protégés par les prières de grand-père et par notre prière commune au Christ, en qui je crois à présent ».

Minane ne sortait plus de la maison. Elle se terrait chez elle de peur de rencontrer Tagva. Parfois, tard dans la nuit, son frère se glissait derrière la palissade, chantait comme un oiseau et elle accourait. Ils s'embrassaient, elle lui donnait de la nourriture emballée dans un linge puis rentrait, les larmes aux yeux.

Djamroul essayait de parler à sa bien-aimée, en vain. Il faisait le guet et une fois, il l'aperçut dans la cour, appelant son père pour dîner. Djamroul sortit du bosquet derrière lequel il était tapi et la héla. Il lui demanda ce qui lui arrivait, pourquoi elle l'évitait. La jeune fille répondit qu'elle avait beaucoup à faire à la maison. Il lui expliqua à son tour que Tagva s'opposait à leur mariage et qu'il avait refusé de rendre visite aux parents de Minane. Djamroul espérait que leur projet puisse néanmoins se réaliser :

— J'ai décidé de venir parler moi-même à tes parents, et peut-être que ma tante acceptera de m'accompagner.

Minane était tellement troublée qu'elle ne parvint pas à articuler un seul mot, et ils se séparèrent.

Entretemps, Tagva fomentait son plan. Il voulait revoir Minane, mais avait remarqué qu'elle se cachait. C'était son père qui se rendait à présent à l'alpage à sa place. Cependant, Tagva se souvint que Minane rendait parfois visite à sa belle-sœur – l'ex-femme de Mamissimèdi – et à son neveu chéri à Kouchkhèvi. Le sentier à travers la forêt est l'endroit idéal pour la surprendre, se dit l'homme en colère, prêt à tout pour parvenir à ses fins.

Minane prépara des gâteaux aux noix et au miel, enfila une vieille robe et jeta sur ses épaules le châle de sa grand-mère afin que personne ne la reconnaisse. Tagva, qui épiait le chemin depuis longtemps, remarqua qu'une femme vêtue de noir sortait de la maison. Il pensa tout d'abord que la mère de Minane se rendait à Kouchkhèvi, mais il démasqua rapidement la jeune fille à sa démarche leste et gracieuse. Il s'empressa d'aller se tapir là où personne ne pouvait venir le déranger et se mit à l'attendre. Le soir tombait lorsque la jeune fille s'approcha de l'endroit où il était à l'affût. Elle se retrouva soudain face à face avec l'importun. Tagva était assis sur un tronc d'arbre. Il était aussi sombre qu'un ciel d'orage. Il se leva lentement et se dressa devant elle. Minane jeta un regard effrayé autour d'elle et s'aperçut qu'il lui était impossible de s'enfuir. Impuissante, elle baissa les bras. Tagva éprouvait de la compassion pour elle, mais son ego et sa fierté étaient plus forts encore. Sa décision était prise, il ne pouvait plus reculer. Il s'approcha de la jeune fille tremblante, muette de peur. Il lui fit part de la force de ses sentiments, l'assura de son bonheur lorsqu'elle serait à ses côtés. Il s'exprimait sur un ton calme et serein. Sa voix devint rauque d'émotion :

— Je veux te parler comme un homme parle à une femme. Dans les pro-

chains jours, tout sera enfin réglé dans mon foyer. Je suis sur le point de renvoyer Tamara chez ses parents. Je lui cède une partie importante de mes biens, ils ne pourront qu'en être satisfaits. Djamroul l'accompagnera et ne reviendra plus jamais ici, il vivra chez sa mère. J'irai demander ta main à ton père, il ne pourra me la refuser. Je ferai tout dans les règles par respect pour ta famille, mais seulement si tu acceptes ma demande en mariage. Dans le cas contraire, je capturerai ton frère aujourd'hui même. Les gars de ma troupe savent bien où il se cache. Il suffira d'un ordre, et ils l'arrêteront.

L'effroi s'empara de Minane.

— Tu ne feras pas cela, Tagva. Tu sais bien qu'il est innocent, il n'a fait que défendre l'honneur de sa famille.

— Ton frère a tué un homme. C'est un meurtrier et la place d'un meurtrier est à la potence. S'il défendait son honneur, pourquoi n'a-t-il pas tué sa femme, cette débauchée ? Un ordre de ma part, et ton frère se balancerait au bout d'une corde. Réfléchis bien et choisis : ou tu seras mienne, ou ton frère sera pendu.

— Tagva, à quoi bon te servirait une femme qui en aime un autre et l'aimera jusqu'à la fin de ses jours ?

— Je te promets que tu m'aimeras moi aussi. Tu ne sais pas encore ce que c'est qu'un vrai homme. Je ne comprends pas pourquoi tu es amoureuse de ce blanc-bec, il est pauvre, c'est un moins que rien. Je comblerai tous tes désirs, je te jure que tu m'aimeras tellement que tu en seras toi-même surprise.

Minane ne sut que répondre. Elle ne pensait qu'à une seule chose : s'enfuir et se cacher dans les bois. Tagva remarqua son inquiétude et lui saisit les deux bras.

— Tu n'iras nulle part. Si tu ne me crois toujours pas, je vais te montrer ce qu'est un vrai homme. Quand tu l'auras ressenti, c'est toi qui me courras après pour me supplier de te prendre, mais je ne t'aimerai que lorsque je le voudrai.

Il l'encercla de ses bras, saisit son col et tira d'un coup brusque. La robe de la jeune fille se déchira et ses seins d'un blanc immaculé apparurent devant les yeux de Tagva. Minane résista de toutes ses forces, et quand elle comprit qu'elle ne parviendrait pas à lui échapper, elle se mit à hurler :

— Aidez-moi, pour l'amour de Dieu, aidez-moi !

Les cris désespérés de la jeune fille se perdirent dans les profondeurs de la forêt inhabitée. Elle savait que personne ne volerait à son secours, mais elle continuait à hurler. C'était la seule chose qui était encore en son pouvoir.

Au même moment, Djamroul se trouvait dans la forêt. Ce n'était pas une coïncidence. Lui aussi l'avait vu sortir pour se rendre au village voisin et l'avait attendue. En entendant les cris, il reconnut la voix de Minane. Il pensa qu'elle était attaquée par un animal et courut dans sa direction. Lorsqu'il aperçut la scène qui se dressait devant lui, il ne put en croire ses yeux. Un Tagva bestial empoignait la jeune fille qui pleurait et se couvrait les seins nus de ses bras. La nuit était déjà tombée, mais sa poitrine scintillait comme de la neige. Malgré lui, Djamroul se souvint d'un couplet humoristique que les garçons du hameau chantaient ces derniers temps :

« Minane la jeune fille, Minane l'hirondelle,
Verre, glace, cristal incolore,
Ses cheveux sont une pluie d'or,
Sa poitrine – de la neige apportée à tire-d'aile. »

Une poitrine blanche comme neige. Cette pensée fugace fut chassée par d'autres : qu'est-ce que tout cela pouvait bien signifier, que faisaient-ils ensemble ? La jeune fille, épuisée, s'effondra sur le sol. Elle pleurait et tentait de dire quelque chose, mais Djamroul n'y comprenait rien. Il voulut entendre les explications de Tagva, mais ce dernier le repoussa brutalement et descendit rapidement vers le village. Du mieux qu'elle le put, Minane lui raconta ce qui s'était passé. Djamroul la rassura, se pencha, la cajola, l'aida à se relever et la couvrit de son manteau. Il la raccompagna chez elle, la pria de ne rien dire à personne et repartit chez Tagva. Mais cette maison n'était déjà plus la sienne.

Ainsi, Tagva n'aimait pas sa femme. Djamroul avait depuis longtemps remarqué la froideur de leur relation, leurs disputes pour des broutilles et les yeux larmoyants de tante Tamara. Voilà donc la raison pour laquelle

il s'oppose à notre union, pensa Djamroul. Qu'à cela ne tienne ! Je ne vivrai plus ici une minute de plus, je vais immédiatement demander à Tagva qu'il me paie. Quand j'aurai reçu mon dû, je partirai sur le champ et emmènerai Minane avec moi. Résolu, il adressa sa requête à Tagva. Cependant, ce dernier ne comptait absolument pas le payer. Au contraire, il lui demanda de l'argent pour l'avoir hébergé. Djamroul ne s'attendait pas à cette iniquité révoltante. Il menaça Tagva de rassembler les anciens du village pour leur demander de rendre justice.

Tagva ne put supporter l'idée que sa vie privée soit débattue sur la place publique et décida de se débarrasser de son neveu. Il soudoya des Lezghiens qui s'étaient liés d'amitié avec les hommes de sa troupe et commanda d'enlever Djamroul. Son ordre devait être exécuté sur le champ. La nuit suivante, alors que Djamroul rôdait autour de la maison de Minane dans l'espoir de lui parler, des étrangers le ligotèrent, lui mirent un sac sur la tête, le jetèrent au travers d'une selle et l'emmenèrent au galop. Lorsqu'ils arrivèrent en lieu sûr, ils le firent descendre du cheval et lui détachèrent les jambes. Djamroul comprit rapidement qui avait donné l'ordre de l'enlever. Il tenta d'expliquer aux ravisseurs qui il était, mais ceux-ci ne voulurent rien entendre. Il leur demanda de lui libérer les mains, mais ils refusèrent. Ils se déplaçaient le long d'étroits sentiers, soit à pied, soit à cheval, s'arrêtant de temps à autre pour se reposer. Lors d'une halte, un jeune Lezghien s'adressa à Djamroul :

— Nous avons entendu dire que tu as une belle voix. Chante pour nous et nous te déliions les mains.

Malgré sa répugnance, Djamroul leur obéit et sa complainte s'éleva :

« Si tu penses que je chante de joie, détrompe-toi,

C'est ainsi que j'allège le fardeau de mon cœur.

Celui qui envie mon bonheur,

Qu'il en ait autant que moi.

Que son frère soit tué par les Lezghiens,

Que son père, sous leurs flèches, meurt.

Que son ami, lui aussi, tombe en douceur,

Celui qu'il aime comme un frère, pas moins. »

Les Lezghiens apprécèrent la chanson et lui libérèrent les mains. Deux jours plus tard, ils atteignirent un pauvre hameau. De misérables masures s'accrochaient à un flanc de montagne rocailleux. Voilà donc pourquoi ils nous attaquent et nous volent, pensa Djamroul. Ils l'amènèrent dans la maison d'un vieil homme et l'y enfermèrent dans une pièce sombre. Se déroulèrent alors de longues journées et d'interminables nuits dans cette contrée inconnue. Les Lezghiens ne le maltrahaient pas, le vieil homme lui donnait tout ce dont il avait besoin, mais Djamroul n'avait pas l'intention de s'éterniser en captivité. Il avait élaboré un plan pour s'enfuir. Cependant, l'occasion de le mettre en œuvre ne se présentait pas.

À Artani, Minane attendait Djamroul avec impatience. Bon nombre de jours s'étaient déjà écoulés et il n'était toujours pas réapparu. La jeune fille pensa qu'il était vexé, qu'il ne lui avait pas pardonné de s'être tenue à moitié nue devant un autre homme. Djamroul était tellement fier ! Il ne voudrait certainement plus la prendre pour épouse. Il pourrait quand même le lui dire de vive voix. Elle voulait connaître la véritable raison de son absence.

Tagva, quant à lui, tentait toujours de parvenir à ses fins. Il essayait d'amadouer le père et le grand-père de Minane en leur promettant de ramener Mamissimèdi au village, lui qui vivait caché dans la forêt. Les parents étaient prêts à accorder la main de leur fille à Tagva si celui-ci rendait leur fils à une vie paisible, mais Minane ne voulut rien entendre. Elle raconta alors à ses parents la violence qu'elle avait subie de la part de Tagva et ils la laissèrent tranquille.

La famille décida de quitter ce village à la vie si troublée et de partir loin. Le grand-père choisit un endroit reculé de Pchavie, là où personne ne les retrouverait. Ils mirent beaucoup de temps à rassembler leurs affaires et une nuit, ils disparurent. Même leurs plus proches voisins ne les virent pas partir. Le hameau de Matoura se trouvait dans une gorge creusée par un torrent de montagne, à la frontière nord de la Géorgie. Le chemin fut très long. Le frère de la grand-mère y vivait et il les hébergea. En ce lieu, c'étaient encore les anciennes divinités de Pchavie qui étaient honorées, et Papoutchi le khèvisbèri se mit à les servir.

Tous s'habituaient à cette nouvelle vie sans entrave. Seule Minane souffrait de son amour perdu. Peu à peu, les serviteurs de la foi chrétienne parvinrent également jusqu'à Matoura. Des missionnaires arrivaient, rassemblaient la population, racontaient les miracles de Jésus-Christ et promettaient aux croyants la vie éternelle et la félicité après la mort. Les prêtres se lancèrent dans la construction d'une petite église. Minane se joignit immédiatement à eux et leur prêta main-forte. Quand l'église fut terminée, elle y invita les enfants du village et leur apprit à lire, à écrire, à chanter et à faire des travaux d'aiguille. Les fillettes se mirent à tricotter très joliment, ce qui fit le ravissement de leurs parents. Cependant, Minane avait perdu toute joie de vivre. Pour elle, tout était fini : et sa jeunesse, et son envie d'aimer. Elle consacrait toute son énergie aux enfants. Tous les membres de sa famille travaillaient dur et ils purent bientôt construire leur propre petite maison. Une année s'écoula, le printemps revint, mais n'apporta aucune gaieté.

L'année fut tout aussi difficile et morose pour Djamroul. Les jeunes Lezghiens se lièrent d'amitié avec lui et l'autorisèrent à se déplacer avec eux dans le hameau, à travailler dans les champs et à assister à leurs fêtes traditionnelles. Autour de lui gravitaient de jeunes et belles sauvages aux cheveux clairs. Sans vergogne, elles l'apostrophaient, plaisantaient et minaudent avec lui. Toutefois, Djamroul n'avait qu'un seul visage en tête, et ce visage ne le laissait pas en paix. Ses nouveaux amis lui avouèrent le nom du commanditaire de son enlèvement. Il se faisait qu'ils connaissaient également Mamissimédi, le frère de Minane. Les Lezghiens informèrent celui-ci que Djamroul, qu'il pensait avoir disparu sans laisser de traces, se trouvait en réalité en captivité. Mamissimédi décida alors de le libérer. Il se mit à explorer les territoires lezghiens afin de repérer les sentiers praticables. Peu après, il trouva la maison où Djamroul était enfermé la nuit. La porte était toujours flanquée d'un garde armé d'un fusil, mais il remarqua que ce dernier s'assoupissait parfois. Il patienta longtemps et le moment opportun arriva enfin.

Un jour, le village était en fête, tout le monde se promenait, buvait, dansait et chantait. Djamroul participait lui aussi aux réjouissances. Mamissimédi se cacha et attendit la nuit. Djamroul et son gardien revinrent tard. Ce dernier enferma Djamroul, mit la clé dans sa poche et s'assit. Il

était ivre et s'endormit rapidement. Mamissimèdi s'approcha en courant, s'empara de la clé et ouvrit la porte sans bruit. Djamroul considéra avec surprise le jeune Géorgien inconnu qui lui donnait l'accolade. Mamissimèdi lui dit qu'il était le frère de Minane et qu'il fallait fuir au plus vite avant que le gardien ne se réveille. Tout en courant, Djamroul demanda des nouvelles de Minane. Mamissimèdi lui répondit que toute sa famille était partie, que ce n'était pas le moment de discuter et qu'il lui raconterait tout quand ils parviendraient en Pchavie.

Alors qu'ils approchaient de la frontière, ils remarquèrent une troupe de cavaliers à leur poursuite. Ils bondirent hors du sentier et s'engouffrèrent dans la forêt, mais les Lezghiens les avaient repérés et se mirent à faire feu. Mamissimèdi voulut protéger son ami désarmé et le laissa passer devant lui, tout en tirant sans interruption. Soudain, Djamroul vit son sauveur tomber. Il revint sur ses pas et se pencha sur le corps : Mamissimèdi était mort. Il n'y avait plus rien à faire. Djamroul s'enfuit sans savoir où aller. Les Lezghiens le pourchassèrent pendant longtemps, mais comme ils ne parvenaient pas à lui mettre la main dessus, ils finirent par l'abandonner dans l'épaisse et sombre forêt. Ils emmenèrent le corps de Mamissimèdi pour découvrir qui il était.

Djamroul errait depuis des jours déjà dans les forêts inconnues lorsqu'il aperçut enfin des montagnes familières. Il ne savait pas s'il devait se réjouir ou pleurer. Il éprouvait de la peine pour le frère de Minane, qui lui avait rendu la liberté au prix de sa propre vie. Il avait été tué si soudainement qu'il n'avait pas eu le temps de lui révéler où se trouvaient Minane et sa famille. Où les chercher ? Peut-être quelqu'un au village le savait-il ? Une nuit, il arriva à Artani et se glissa furtivement dans le monastère, où il fut accueilli par ses amis. Hélas, les moines ne savaient rien à propos de la famille de Minane. Ils lui racontèrent que ces derniers temps, Tagva était devenu très brutal, qu'il rudoyait les villageois, que tout le monde avait oublié ses bonnes actions et s'était mis à le haïr. Il tourmentait les habitants d'Artani, leur imposait de lourdes amendes et les obligeait à le servir contre une misérable rétribution.

Djamroul partit à la recherche de Minane. Pour l'aider, les moines parcoururent tous les hameaux de la vallée de la Iori. En vain. Djamroul était convaincu que la famille de son aimée avait fui Tagva. Il n'avait sans

doute pas cessé ses violences envers elle, et la famille avait disparu sans laisser de trace.

Djamroul était au désespoir. Il put rencontrer sa tante, la supplia de demander à Taglaouri de lui donner tout ce qui lui était dû et promit qu'en échange, ils n'entendraient plus jamais parler de lui. Quelques jours plus tard, Tagva lui fit dire par sa femme qu'il n'avait nulle intention de le payer et qu'il le tuerait s'il ne déguerpissait pas sur le champ. L'offense était grave pour Djamroul, qui avait tout perdu : sa bien-aimée, ses amis, sa tante, le bétail promis, et la nouvelle maison dont Minane et lui avaient tant rêvé. Pauvre il était venu, pauvre il repartait. Il n'était pas en mesure d'aider sa vieille mère, souffrante et condamnée à un dur labeur dans la solitude.

Tagva devait payer pour tous ces méfaits. Djamroul décida de se venger au plus vite, pour ensuite se rendre chez sa mère et poursuivre ses recherches. Peut-être Minane et sa famille étaient-elles parties chez des proches en Kakhétie ? Djamroul épiait Taglaouri. C'était l'automne, et ce dernier se mit en route pour un voyage de deux-trois jours afin de préparer les lointains pâturages à accueillir bergers et bétail pendant l'hiver.

Djamroul avait mûri un plan redoutable : il allait inviter des Lezghiens à Artani et les lancer à l'assaut de la forteresse de Taglaouri. Que ce lieu devienne un désert ! Il sauverait sa tante, l'emmènerait avec lui, et que tout le reste aille au diable. Il appela des Lezghiens à l'aide par l'intermédiaire de connaissances. Lorsque ceux-ci eurent vent des intentions de Djamroul, ils rassemblèrent une grande troupe sans tarder. Ils rêvaient depuis des lustres de piller la forteresse de Tagva et de faire main basse sur toutes ses richesses. Ils se présentèrent à Djamroul et mirent au point les détails de l'attaque. Djamroul exigea d'eux qu'ils se contentent de mettre à sac la forteresse sans toucher aux femmes, à savoir sa tante et la mère de Tagva. S'étant accordés sur cette condition, tous prirent la direction du village.

Surpris en pleine nuit, les gardes sont incapables de les arrêter. Très vite, les Lezghiens encerclent la forteresse. À l'intérieur ne se trouvent que les femmes. Djamroul s'approche de la porte et crie : « Ma tante, ouvre la porte, c'est moi, Djamroul ! ». Il demande aux Lezghiens de ne

faire entrer que deux hommes avec lui dans la forteresse. Il veut laisser sortir les femmes et les mettre à l'abri. Mais les choses ne se déroulent pas comme prévu ! Sa tante ouvre la porte, et c'est toute la bande qui s'engouffre dans la forteresse. Djamroul ne peut stopper leur déferlement. Les Lezghiens pillent allègrement, s'emparent des objets de leur convoitise, se saisissent de la jeune femme, lui ligotent les mains, l'enlèvent, et emmènent également tout le bétail. Ils boutent le feu à la forteresse puis, ivres de dévastation, saccagent le village et incendient les maisons. Les habitants avaient heureusement eu le temps de se mettre à l'abri.

Hélas, trois fois hélas, ce n'était pas ce que Djamroul avait voulu ! Il comprit qu'il ne pouvait accorder aucune foi à la parole des Lezghiens. Il avait commis une terrible erreur et le regrettait amèrement, mais il était trop tard. Il avait seulement voulu châtier Tagva Taglaouri pour son injustice. En lieu et place, il avait puni sa tante et les habitants de tout le village. Il les fit sortir de leurs cachettes, leur demanda de se rassembler pour rattraper l'ennemi, libérer la jeune femme et récupérer leurs biens. Mais ils ne le crurent pas, tout le monde savait que c'était lui qui avait mené les pillards au village. Djamroul était terrassé. Il ne pouvait plus rester à Artani. Il lui fallait partir, mais où ? « Tout est perdu, mon honneur, l'amour de mes amis et le respect des habitants. Il ne me reste plus que les remords et l'église », se lamentait Djamroul. Et il s'en alla là où l'appelait sa foi.

Le deuxième matin après cette nuit de terreur, Taglaouri et ses compagnons revinrent dans leur région natale. La route traversait la rivière Iori. Presque arrivé à Artani, Tagva Taglaouri pouvait déjà discerner au loin la magnifique découpe des montagnes qui lui étaient chères. Il ne pouvait se lasser de les admirer. Soudain, il fut pris d'un frisson : de hautes flammes s'élevaient du Mont-Forteresse, de sa propre forteresse ! L'endroit d'où il aperçut l'incendie s'appelait Arkhali. Les vers que Tagva adressa alors à son cheval sont restés dans les mémoires :

« Allonge le pas, mon étalon,

Tu te trouves à Arkhali, et non à Artani !

Ne vois-tu donc pas, pauvre petit,
Que brûle notre forteresse, notre maison ! »

Les cavaliers chevauchèrent très rapidement jusqu'au village. Ils virent la forteresse dévastée, les maisons noircies. Tout n'était que cendres et fumée. Tagva apprit de la bouche de sa mère que l'auteur de ce malheur n'était autre que le neveu de sa femme Tamara, et que les Lezghiens avaient emmené cette dernière avec eux.

Tagva s'active, presse ses voisins, les rassemble. Ils partent tous ensemble à la poursuite de l'ennemi. Ils empruntent la vallée de la Iori vers le nord. Les Lezghiens ont disparu depuis de longues heures, il faut les rattraper avant qu'ils ne traversent le col. La troupe de Tagva aperçoit au loin un vieux Lezghien, qui boite et peut à peine marcher. Les cavaliers le rattrapent et s'apprêtent à le pourfendre. Le vieil homme fond en larmes, assure qu'il ne voulait pas prendre part à l'attaque, mais qu'il y a été obligé. Il tremble et supplie :

— Braves gens, ayez pitié de moi ! Ne me tuez pas, vous voyez bien que je ne pourrais pas faire de mal à une mouche. Ils ne m'ont pas attendu, ils m'ont abandonné à votre merci. Laissez-moi la vie sauve, et je vous dirai où ils se trouvent et quelle direction ils comptent emprunter.

Tagva ordonne de ne pas toucher à un seul de ses cheveux. Ils galopent, la distance qui les sépare des brigands diminue à vue d'œil. Voici qu'ils les rattrapent. Les Lezghiens grimpent au sommet de la montagne de Korsavi. Taglaouri enjoint à quelques cavaliers de couper par la forêt pour contourner l'ennemi sans se faire remarquer, et de se dresser ensuite sur leur chemin. Voici que le gros de sa troupe surgit déjà par derrière ! Tous attaquent comme un seul homme. Les Lezghiens doivent se retrancher dans un ravin encaissé, ils sont acculés. Les hommes de Tagva les massacrent, pas un seul n'en réchappe. Ils rassemblent le bétail, retrouvent ce qui a été volé. Ils aperçoivent Tamara cachée dans les buissons, si effrayée qu'elle peut à peine respirer et est incapable de prononcer un seul mot. Ils capturent les chevaux des Lezghiens, dépouillent les corps de leurs armes et rebroussement chemin.

Loin devant, Tagva et Tamara pressent le pas afin d'aller retrouver au plus vite la mère de celui-ci. Ils marchent, car la jeune femme, affaiblie, ne peut plus remonter en selle. Ils rencontrent à nouveau le vieux Lezghien. Taglaouri s'adresse à lui :

— Nous te laissons la vie sauve pour que tu rentres chez toi et racontes ce que tu as vu ici. Narre la mort de tes compagnons. Dis aux Lezghiens de ne plus jamais oser se frotter aux Pchaves. Sinon, ils connaîtront bien pire encore.

Tagva se retourne et reprend sa route. En un mouvement rapide et souple, le boiteux bondit, sort un poignard de sa *tchokha*⁸ et le lui plante dans le dos. Tagva s'effondre. Le Lezghien se précipite et se penche sur lui, il veut s'emparer de son arme. Tamara lève très haut une lourde pierre et la laisse tomber de toutes ses forces sur la tête du vieil homme. Tué sur le coup, le Lezghien gît aux côtés de Tagva. Tamara ôte le poignard du dos de son époux, constate que Tagva ne respire plus. Elle pousse un cri de désespoir et s'enfonce le poignard dans le cœur. Les autres surgissent. Elle a encore la force de leur dire que le Lezghien boiteux a assassiné Tagva, puis elle rend son dernier souffle.

La troupe victorieuse rentre à Artani avec le bétail, les biens volés, les chevaux et les armes des Lezghiens, ainsi que les deux corps. On raconte que la mère de Tagva en a perdu la tête. La pauvre, elle erre de village en village et dit à qui veut bien l'entendre que c'est ce maudit neveu qui a causé ce grand malheur. Qu'il subisse le châtement de Dieu et qu'il meure !

Ainsi se termina la vie de Talagva Taglaouri, montagnard parmi les plus braves et les plus riches, et aussi les plus envieux. Personne ne reconstruisit sa forteresse. Peu à peu, elle tomba en ruines. Des siècles plus tard, la tour inférieure se dresse toujours et subit elle aussi les ravages du temps. Tous ont oublié l'endroit où Tagva et sa femme Tamara ont été enterrés, la façon dont la vie s'est poursuivie à Artani, les événements qui se sont ensuite succédé dans ce pays oublié de Dieu, les attaques perpétrées à maintes reprises contre ce peuple paisible, joyeux, épris de beauté et de poésie. Mais ce qui s'est ancré dans les mémoires, c'est la légende de la

8 Long manteau caucasien traditionnel en laine, à la taille cintré et aux larges manches.

forteresse et de la vie de Tagva Taglaouri.

Sur Sasveviat-Gori – სასვევიათ-გორი, le Mont-aux-Éperviers – qui fait face au Mont-Forteresse, se trouve un vieux cimetière. Entre les débris des vieilles pierres tombales, on peut en voir une portant une inscription en vieux géorgien : « Ici repose Mamissimèdi Kèchikachvili, tué par les Lezghiens ».

C'est ici que prend fin la légende de la forteresse d'Artani telle que me la contait ma grand-mère Nino. La fillette maigrichonne du début de l'histoire, c'est moi, Makvala Burduli. Tout au long de ma vie, je me suis souvent remémoré cette histoire et ces personnages au destin tragique. Aujourd'hui, grand-mère à mon tour, j'ai imaginé le dénouement du récit, que voici.

Après l'attaque des Lezghiens et l'incendie qui dévastèrent le village, Djamroul quitta Artani. Il savait qu'il était responsable de cette tragédie et ne pouvait se le pardonner. Plus rien ne retenait son intérêt, pas même son amour envers Minane. Il décida de consacrer sa vie à l'Église et à la foi chrétienne. Mais avant tout, il devait rendre visite à sa mère. Il retourna chez elle et lui narra en détail tout ce qui s'était passé. La pauvre femme ne parvenait pas à croire que son fils ait pu agir de la sorte avec ses proches. Après avoir appris le malheur d'Artani, elle fut rapidement rattrapée par la vieillesse. Elle restait dans son coin, ne parlait plus à personne et avait perdu tout goût à la vie. Elle poussa bientôt son dernier soupir.

Djamroul demeura seul. Lui non plus n'avait plus le goût de rien, mais l'Église l'appelait, ses amis moines l'appelaient. Ses frères d'esprit ne cessaient de le persuader de venir les rejoindre au monastère. C'est ainsi que Djamroul prit l'habit et reçut le nom de Père Djaba. Il se consacra entièrement à la vie monastique, qui ne lui était pas vraiment étrangère. Le Père Djaba se confessa auprès de son père spirituel, lui raconta toute sa vie et lui demanda le pardon de ses péchés. Le Père Irodion l'écouta en silence et lui donna l'absolution. Il ajouta qu'à sa place, il aurait peut-être agi de la même façon.

— Mon enfant, partageons donc le fardeau de tes péchés en deux parts égales. Si Dieu choisit de te châtier, sache que je suis là, à tes côtés, et que je porte ma part de ta peine.

Les années passèrent. Le Père Djaba servait l'Église avec un très grand dévouement. Il était chargé de diverses missions. Non seulement il enseignait la parole de Dieu aux enfants, leur apprenait à lire, à écrire et à chanter, mais il se rendait également dans les régions montagneuses reculées pour y propager la foi chrétienne.

C'est ainsi qu'un jour, il arriva dans le hameau de Matoura, perché tout là-haut dans les montagnes. Les habitants avaient cessé d'aller à l'église et avaient renoué avec le culte des divinités païennes. Le Père Djaba était subjugué par la beauté des lieux et l'hospitalité des villageois. Il passa de maison en maison pour les convaincre avec douceur de reprendre le chemin de l'église. Ceux-ci lui prêtèrent une oreille attentive et commencèrent peu à peu à se rassembler autour de lui et à assister au service religieux, que le Père Djaba célébrait lui-même.

Un jour qu'il prenait du repos à l'ombre de l'église, où se trouvait le cimetière du village, il remarqua une fillette assise sur une dalle. Elle avait entre les mains quelque chose de très coloré. Le Père Djaba s'assit à ses côtés. Elle tricotait une chaussette noire, dont les motifs lui étaient familiers : des courbes d'or sur fond noir, et entre elles, des fleurs et des feuilles entremêlées... Seigneur, ce sont les ornements de Minane, elle est ici, tout près ! Le cœur battant la chamade, le Père Djaba tentait de donner un sens à tout ceci. Minane est ici, tout près ! Mais où ? La fillette devait probablement le savoir.

— Mon enfant, qui t'a donc appris à tricoter ? Comment as-tu eu l'idée d'un tel motif ? demanda-t-il avec empressement.

— C'est Minane qui m'a appris, et c'est elle qui a tricoté la chaussette qui est déjà terminée, répondit la petite fille.

— Où est Minane ?

— Ici.

Elle posa la main sur la longue pierre gris sombre.

C'était donc là que sa bien-aimée reposait. Le Père Djaba sentit son cœur se briser. Les arbres reculèrent, le soleil disparut, des nuées noires envahirent le ciel, tout autour devint pâle et terne. Il ne vit pas l'enfant partir, ne s'aperçut pas que tout s'enfonçait dans le silence et les ténèbres. Il ne reprit ses esprits que la nuit tombée depuis longtemps.

Il passa ses journées allongé dans sa cellule, sans manger, ni boire, ni parler. Les larmes coulaient sans fin sur son visage. Ce n'est que bien plus tard qu'il put enfin retourner à la dernière demeure de Minane. Il y alluma des bougies et pria pour le repos de son âme.

Il apprit peu à peu ce qu'il était advenu de la famille de Minane. Les moines lui racontèrent que les membres de sa famille, originaires d'Artani, étaient venus se réfugier à Matoura, qu'ils étaient tous aimables, honnêtes et travailleurs. Les villageois les aimaient et les respectaient. Minane était d'une beauté à couper le souffle, les garçons en étaient fous, mais elle leur avait dit qu'elle ne se marierait jamais et que sa décision était sans appel. Elle se comportait avec les jeunes hommes comme s'ils étaient ses frères et elle leur offrait de magnifiques chaussettes tricotées de ses mains. En retour, ils l'aimaient eux aussi comme une sœur. Dès qu'elle avait un peu de temps libre, elle se rendait à l'église auprès des enfants. Elle était pour eux à la fois une amie, une mère et une institutrice. Après les cours, ils ne voulaient pas rentrer chez eux. Minane s'était habituée à cette existence paisible dans cette région éloignée de tout. Les enfants embellissaient sa vie, elle les aimait du plus profond de son cœur. Mais le destin se montra une nouvelle fois cruel envers elle. Une avalanche emporta la petite maison de sa famille. Par chance, Minane se trouvait à l'église au moment du drame et eut la vie sauve. Le malheur s'était à nouveau abattu sur elle. Elle se renferma sur elle-même. Tous ses amis tentèrent de lui venir en l'aide, mais son état empira de jour en jour. Elle perdit ses forces, pâlit, tomba souvent malade. Elle s'éteignit doucement, sans déranger personne. C'est ainsi que la vie la quitta, c'est ainsi que s'évanouit cette beauté digne d'un conte de fée, cette beauté si peu de ce monde, comme si elle n'avait jamais existé.

Les larmes aux yeux, le Père Djaba écouta les moines terminer leur récit. C'est à Matoura, au cœur de majestueuses montagnes, qu'il passa

le reste de sa vie. On le vit souvent au pied de la sépulture de Minane, pleurant son amour perdu. L'affliction l'emporta jeune lui aussi, et il fut enterré aux côtés de sa bien-aimée. Chaque printemps, des violettes fleurissent autour de leur tombeau, discrètes et timides comme la belle Minane.

Aujourd'hui encore, dans le vieux cimetière d'Artani sur le Mont-aux-Éperviers, parmi les vieilles pierres tombales éparpillées par le temps, l'on peut trouver une dalle couverte de mousse sur laquelle est gravée l'inscription « Ici repose Mamissimèdi Kèchikachvili, tué par les Lezghiens ». Chaque printemps, des violettes fleurissent autour de son tombeau, comme si la saison du renouveau ramenait à la vie l'âme d'un homme tombé pour une bonne cause, afin que du haut de la montagne il puisse une fois encore admirer la splendeur de son village bien-aimé.

Makvala Burduli

À la découverte de la Géorgie : la Pchavie

Lovée au creux des montagnes du Caucase s'étend la Pchavie, âpre et envoûtante région géorgienne que Makvala Burduli nous invite à visiter à travers deux récits.

Dans son « Ode aux femmes de Pchavie », elle rend hommage à ces montagnardes au charme farouche et au courage exemplaire, à l'âme éprise de poésie et au cœur empli d'amour.

Dans « La forteresse d'Artani », l'autrice nous plonge dans le passé de fer et de feu de ce territoire. Devant nous reprennent vie Minane et Djamroul, les amants maudits menacés par l'implacable Talagva, le maître de la forteresse. Les Lezghiens reviennent piller le village par trahison, et les prières des habitants s'élèvent à nouveau vers les divinités païennes pour implorer leur protection.

Makvala Burduli est née en 1939 en Pchavie, territoire reculé de la Géorgie. Sa jeunesse a pour écrin Artani, hameau perché sur les hauteurs du Caucase. Portant fièrement ses 85 ans, elle donne des cours de dessin à des enfants, travaille comme architecte, écrit des poèmes, et collecte récits et légendes de sa contrée natale.